

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 15

Artikel: Les mirages de la vie : (fin)
Autor: Hager, Nelly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189747>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En nous présentant le nouveau drapeau tricolore, dont les plis soyeux sont encore à peine ternis, le colonel n'a pu s'empêcher de donner un souvenir de regret au vieux drapeau du régiment. Aussi, y lit-on, comme sur l'ancien, les dates de Burgos 1808, Santander 1809, et de Chapiles 1812.

Le serment au drapeau aura été prêté partout avec sérieux, avec conviction ; il y a souvent chez le soldat un cœur d'enfant, enthousiaste et naïf, croyant et sincère, auquel on ne fait pas appel en vain. Nulle part peut-être ce serment n'aura été prêté avec un plus profond sentiment de patriotisme que dans ces régiments sur lesquels plane le souvenir de l'année terrible à laquelle, comme le 119^{me}, ils doivent leur existence.

Et lorsque le drapeau fut parti, salué par le colonel, le régiment et les fanfares, quand le symbole de la patrie eut disparu, ma pensée se reporta involontairement à une autre cérémonie analogue où, sur les bords de la Sprée, dans les grands manèges militaires, j'avais entendu lire *en français*, aux recrues d'Alsace-Lorraine, le serment de fidélité à l'Empire et à son drapeau. Cette formule du serment, martelée dans une langue étrangère par des lèvres allemandes, tombait comme un glas sur les têtes découvertes de la troupe. Le cœur restait étranger aux paroles que prononçaient les lèvres et le « hurrah » poussé à la fin de la cérémonie couvrait peut-être plus d'un sanglot. — Ici, le serment au drapeau n'avait pas ce caractère poignant ; sur le sol de la France, dans son gai soleil, en voyant briller ses trois couleurs, je suis certain qu'il n'était pas un seul des hommes du régiment qui ne prêtât en son cœur le serment de fidélité à la patrie.

N.

Les femmes allemandes

et les prisonniers français en 1870.

Si jamais la guerre éclate de nouveau entre la France et l'Allemagne, assurément elle ne sera pas provoquée par les femmes d'outre-Rhin, dont les sympathies pour les Français ne peuvent être mises en doute. Nous en trouvons une preuve éclatante dans les journaux allemands de 1870, dont M. Adrien Hugues a traduit textuellement quelques extraits, publiés récemment par le supplément littéraire du *Figaro*.

Dans les hôpitaux, dans les gares, au passage et à l'arrivée des trains, partout où il y avait des prisonniers ou des blessés français, ces dames les ont accueillis avec le plus aimable empressement ; et sans une surveillance rigoureuse, bien des cœurs s'y seraient enchaînés au préjudice de messieurs les Allemands.

En cherchant à se rendre compte de ces faits, on se demande tout naturellement si l'habitude des brasseries, la pipe et la chope, ajoutées à la froideur du caractère germanique, à certaines duretés de la langue, répondent bien à ce que la femme a le droit d'attendre de celui qui doit s'efforcer de lui rendre la vie agréable. Nous ne le croyons pas ; car, s'il en était autrement, la galanterie, l'amabilité du Français, la gaité de son caractère, la grâce de

ses manières ne captiveraient pas si vivement les dames et les demoiselles allemandes.

Lisez plutôt les extraits de journaux dont nous venons de parler et dont chaque ligne respire la jalousie et le dépit :

« La presse a maintes fois signalé l'adoration, qui dépasse toute idée, et que certaines de nos dames montrent pour les Français. Par leur conduite insensée, elles ternissent le bon renom de nos femmes allemandes. »

(*Mainzer Zeitung.*)

On écrivait d'Erfurt à la *Post*, le 26 août : « Une dame appartenant à la bonne société s'est entretenue avec animation avec plusieurs officiers français, lors du passage d'un convoi à notre gare. Avant le départ du train, elle tendit sa carte à l'un de ces officiers qui parlait un peu allemand. »

« Il s'est passé dans un lazaret de la Hesse rhénane, où se trouvent cinquante blessés prussiens et deux français, une chose incroyable. Une dame allemande a envoyé un beau bouquet à un de ces Français. L'entrée des salles fut dès lors interdite à toute personne étrangère. »

(*Gazette de Mayence.*)

L'*Ostdeutsche Zeitung* racontait ce fait : « Un sergent prussien commandant un convoi de prisonniers, se trouva indisposé à la gare de Bromberg, par suite des fatigues du voyage. Il vit une jeune dame, portant un plateau chargé de six bols de bouillon, qui s'approchait des wagons occupés par les Français, et lui demanda avec une grande douceur si elle voulait lui en accorder un. Elle répondit insolemment : « Ils sont pour messieurs les prisonniers français. » Pris d'une sainte colère, le sergent donna un violent coup de poing sous le plateau et fit voler les bols en l'air ; le bouillon inonda l'amie des Français, qui se retira toute confuse.

Les *Neue Nachrichten*, de Munich, disaient : « Malheureusement, il y a beaucoup de personnes du sexe faible qui présentent plus l'ennemi que nos soldats blessés. Nous avons vu des dames donner des fleurs et des bonbons aux Français, mais qui n'avaient pas un regard pour leurs compatriotes. Il est même arrivé que deux dames de l'aristocratie ont passé plus de deux heures à converser avec des prisonniers blessés en les comblant d'oranges, de sirops et des fruits les plus exquis, sans s'occuper un instant des blessés allemands. »

Nous nous dispensons de reproduire un plus grand nombre de ces citations, ce qui précède étant suffisant pour en donner une idée.

LES MIRAGES DE LA VIE

(*Fin.*)

Un choc fit bondir la voiture, Céline faillit être jetée sur la voie ; Ludovic la prit dans ses bras et la retint avec un battement de cœur, puis il passa un bras autour de sa taille pour la maintenir, et, lui prenant la main, il la baisa en disant :

— Nos parents avaient désiré nous voir vivre et mourir ensemble, nous n'allons réaliser que le plus triste de leurs vœux. Pardonnez-moi d'avoir involontairement causé votre malheur. Nous avons quitté la route, voyez ce mur là-bas ! Tout est fini !... adieu !

Au même moment, le mistral commença à mugir terrible, un grand bruit se fit entendre dans le lointain ; le cheval bondit, se cabra et s'arrêta court !

Ils étaient sauvés, mais à plusieurs heures de la bastide, et il fallait attendre la fin de la tourmente avant de se remettre en route.

Une ferme se trouvait tout près ; ils entrèrent pour demander l'hospitalité.

Les paysans, occupés, conduisirent le cocher à l'écurie et laissèrent les jeunes gens seuls avec leurs enfants : trois garçons superbes, bruns aux cheveux noirs, les cheveux incultes, la figure sale, qui se roulaient dans la boue avec volupté.

— Serai-ils beaux s'ils étaient débarbouillés ! dit Ludovic ; des enfants, quelle bénédiction dans une famille !

Une vive rougeur colora les traits de Céline. Au même moment elle entrevoyait, dans une belle chambre aux tentures bleues, un berceau sur lequel elle se penchait.

— Vous pensez comme moi, n'est-ce pas ? poursuivit-il ; laissez-moi vous dire, ma chère Céline, que vous avez entièrement modifié mes idées sur les femmes.

Je les regardais comme des papillons, des abeilles, des fleurs, des oiseaux, faites pour plaire aux yeux, aux sens, rien de plus.

Ne vous indignez pas : je n'ai jamais connu ma mère ; mais tout à l'heure je vous ai vue si courageuse en face de la mort, que vous m'avez touché jusqu'au cœur. Vous savez aimer, vous avez les souvenirs vivaces, vous serez pour un homme une compagne intelligente, dévouée, brave, dont on a parfois bien besoin dans les épreuves et dans les vicissitudes de la vie. Et si j'étais l'Elio imaginaire qui vous inspirait un amour idéal, chaste, passionné, que vos lettres trahissaient dans des pages adorables, que j'ai lues d'abord avec curiosité, ensuite avec un intérêt réel, je vous dirais : « Vous souffrez de voir votre mère porter un autre nom que le vôtre, je vous offre le mien. Vous aurez encore le même... »

Je vous donne mon amour, ma foi ; nous allons combler les vœux de notre famille, jamais union ne s'est faite sous de meilleurs auspices.

Un mariage que les parents ne bénissent pas ne peut donner le bonheur : voyez celui de Mme Amurat.

Notre première entrevue a été déplorable, je le sais ; mais les volontés d'un père et d'une mère m'ont toujours paru sacrées, et si j'ai le bonheur suprême d'avoir un jour des enfants, je leur inspirerai dès l'enfance les deux plus profonds sentiments de mon âme : l'amour de la patrie, le respect, le dévouement pour la famille.

Céline, ma jeune amie, reprenez votre place auprès de votre mère, de mon tuteur qui, par sa bonté, m'a fait oublier que j'étais orphelin, et devenez ma femme bien-aimée !

Il était très ému, sa voix avait des vibrations passionnées qui allaient droit au cœur ardent de Céline. Elle l'écoutait les yeux pleins d'éclairs, la figure pâle, la poitrine haletante.

Il lui prit la main avec un sourire, la serra avec force, et sous cette pression, sous ce souffle d'amour, le plus doux des mirages rayonna à l'horizon de l'avenir.

La tempête avait cessé ; ils revinrent où M. et Mme Mélinde, que l'orage avait empêchés de partir, les attendaient avec une grande inquiétude. Mme Sauze et son fils essayaient de les rassurer...

Elio n'eut qu'à regarder ses amis pour deviner leur secret, et comme ils s'approchaient pour demander pardon de leur absence et dire le serment qu'ils venaient d'échanger, l'infortuné jeune homme essuya une larme furtive...

Sa vie n'avait pas de mirages, il était un déshérité des joies de l'amour ; mais il se ranima bientôt en se disant qu'une nature vaillante doit transformer ses douleurs en bonnes actions, et que faire le bien est encore ce qu'il y a de plus grand ici-bas.

L'amour passe avec la jeunesse, la bonté nous accompagne jusqu'à la dernière heure, et celui-là peut encore être heureux qui peut adoucir de grandes infortunes.

NELLY HAGER.

Lo roudou et lo gendarme.

On gaillâ, on pourro diablo, qu'avâi lè coûtès ein long et que trovâvè la terra trào bassa po travailli, amâvè mi roudâ decé, delé, sa lotta su lo dou, po demandâ l'ermonna et trovâvè adé práo dzeins que lâi baillivont on bocon dè pan. On dzo que saillessâi de 'na mâison iô l'avâi teindu la demi-auna, reincontrè on gendarme que l'arrètè et que lâi fâ :

— Sédè-vo pas que l'est défeindu dè fèrè lo meti que vo fèdè quie ?

— Et quin meti ? repond lo gaillâ ein sè redresseint et ein pregneint on air crâno.

— Quin meti ? Lo meti d'allâ demandâ l'ermonna.

— Quoui vo z'a de que demando l'ermonna ! vo z'è yo per hazâ demandâ oquiè ?

— Et cliâo bocons dè pans dein voutra lotta, tsancro dè dzanliâo, dè iô cein soo-te ?

— Clliâo bocons dè pans ! Eh bin, quiet ! repond lo lulu, qu'étâi on fin retoo, c'est dâi z'échantillons qu'on bolondzi m'a tserdzi dè montrâ âi dzeins po se per hazâ volliâvont ein atsetâ, et ein crayo pas que sâi défeindu dè fèrè lo comi-voyageu.

Cllia reponsa dè cè cocardier a tant fé recaffâ lo gendarme qu'âo liu dè reinmenâ stu cœo dein sa coumouna, la laissi allâ ein faseint : Eh ! vilhie tsaravoûta !

Onna crouïe incendie.

Onna né que bourlâvè à Revire pantet, on avâi senâ âo fû pè Rebattatron et la pompa lâi étâi z'u, coumeint bin vo peinsâ, kâ n'iapas ! se lo fû n'est pas trào liein, on sè fâ pas teri l'orolhie po lâi traci.

Quand don la pompa eut coumeinci à travailli, ion dâi pompiers qu'avâi sâi et que ne poivè pas atteintrè lo bon dè la municipalità, s'esquivè on momeint po allâ bâirè quartetta, et ein revegneint lo gaillâ s'eincobliè âi tuyaux que trainâvont perque bas et s'étâi lè quatre fai ein l'ai dein la vouarga et lo pacot.

— Tè preignè pi lo commerce ! se fe ein sè relèveint ; mâ assebin n'é jamé vu on incendie dinsè iô on ne vâi pas pi bé po sè conduire !

Genève, le 29 mars 1887.

A Monsieur le Rédacteur du *Conteur vaudois*,
Lausanne.

Monsieur,

Vous avez publié dernièrement une recette pour entretenir les sourcils de vos aimables lectrices ; cela m'amène à parler d'une question, côté des hommes, tout aussi importante, si ce n'est plus ; savoir la conservation des cheveux.

Le docteur Eklund a publié, en décembre dernier, une notion sur ce sujet. Il recommande les plus grands soins de propreté et va même jusqu'à en demander la désinfection par les procédés modernes, soit l'étuve des ciseaux, peignes, brosses et ustensiles qui servent aux soins des cheveux.